SIXIÈME ANNÉE. — N° 134 1er AOUT 1902 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ECHO
DU
MERVEILLEUX
REVUE BI MENSUELLE

LA POSSESSION DÉMONIAQUE et la Science

J'ai promis de dire mon mot sur le cas de la sœur Saint-Fleuret, et, au moment de tenir mon engagement, je me trouve quelque peu embarrassé.

Je constate, en effet, à la lecture des divers articles, études ou reportages qui lui ont été consacrés et que nous avons reproduits, qu'on est, en somme, assez mal renseigné sur les phénomènes dont elle est la victime.

Chacun les a décrits à sa manière, en les atténuant ou en les exagérant, tout au moins en les déformant, et ils apparaissent, derrière ces appréciations et ces descriptions successives et contradictoires, comme des personnages méconnaissables qui s'agiteraient dans du brouillard.

On voit bien qu'ils existent, mais il est impossible de reconnaître leurs traits.

Il me semblerait donc tout à fait téméraire de fonder, sur des données aussi fuyantes, un jugement catégorique.

Tout ce qu'il est possible de faire, c'est de raisonner en hypothèse, comme s'il s'agissait, non du cas particulier de la sœur Saint-Fleuret, mais d'un cas type et général, résumant et concentrant sur un même sujet les formes diverses de la possession démoniaque.

Je dis « possession démoniaque » parce que c'est l'expression dont les journaux se sont servis pour définir les phénomènes qui nous occupent. En fait, il n'est pas de notre compétence de considérer ces phénomènes au point de vue théologique. C'est à l'autorité ecclésiastique seule qu'il appartient de le faire. Or, elle ne s'est pas encore prononcée, et, tout en déplorant peut-être qu'elle n'ait pas cru devoir émettre une opinion (depuis dix ans que dure le martyre de la petite religieuse de Grèzes !) nous ne pouvons qu'attendre son jugement.

Mais il nous est, Dieu merci, permis, en l'attendant, d'étudier les faits sous un autre angle et de rechercher si la science, qui prétend tout expliquer, est capable d'expliquer ceux-là.

Et ce que je me propose justement de démontrer aujourd hui, c'est que la Science actuelle — je ne sais ce que sera la Science de demain — ne rend qu'un compte insuffisant, et, pour mieux dire, ne rend aucun compte du tout, du cas type que l'actualité nous fait un devoir d'envisager.

Prenons, si vous le voulez bien, trois des phénomènes principaux.

Le phénomène des stigmates, d'abord.

Ces phénomènes, disent les savants, s'expliquent tout naturellement. Ils sont une des conséquences de l'auto-suggestion. C'est une expérience bien connue, et qu'on a renouvelée souvent à la Salpêtrière, que celle qui consiste à suggérer à une hystérique, préalablement endormie du sommeil hypnotique, qu'on lui a mis, par exemple, un vésicatoire sur le dos. L'effet de ce vésicatoire imaginaire est tel qu'à la place où le sujet croit qu'il a été posé, viennent, non pas des cloches, mais des rougeurs. Les stigmates sont des phénomènes du même ordre. A force de penser aux plaies de Jésus-Christ, certaines femmes, d'une constitution physique

spéciale, finissent par les faire apparaître sur leur propre corps.

Telle est, en quelques mots, la doctrine scientifique présente.

Je ne nie pas qu'elle soit séduisante et qu'elle séduise, en effet, certains esprits, habitués à se contenter de peu. Il suffit cependant d'y réfléchir un tantinet pour constater qu'elle ne correspond point à la réalité.

Une première remarque s'impose, c'est que, dans les expériences de la Salpétrière, il est nécessaire de mettre le sujet en état de sommeil hypnotique.

Or, rien de pareil ne se passe dans le cas des stigmatisées. Les stigmatisées ne sont pas, quand les stigmates se produisent, en état de sommeil hypnotique. La différence a son importance.

Il y en a une autre. Il n'y a rien de comparable, entre la rougeur passagère, et qui ne laisse aucune trace, apparue sur la peau des suggestionnées de la Salpétrière, et la blessure, la lésion, profonde quelquefois, sanguinolente et permanente, des stigmatisées.

Si l'expérience du vésicatoire, ou telle autre du même genre, était concluante, rien n'interdirait aux expérimentateurs de suggérer au sujet histérique qu'il subit le même supplice que le Sauveur, et de faire apparaître du même coup sur ses membres les traces des clous de la crucifixion.

Or, jamais, ni à la Salpétrière, ni ailleurs, un tel résultat n'a été obtenu.

Il faut donc bien en conclure que l'analogie que la Science matérialiste a voulu établir pour expliquer la formation des stigmates ne repose que sur une apparence, qui se dissout à l'analyse et ne résiste pas à l'examen.

Un autre phénomène est celui des langues étrangères. Les uns ont prétendu qu'au cours de ses accès, la sœur Saint-Fleuret parlait des langues qu'elle n'avait jamais apprises. Les autres ont affirmé seulement qu'elles les comprenaient. Et il semble bien, en effet, que le phénomène, en ce qui concerne la religieuse de Grèzes, s'est réduit à l'emploi d'un seul mot d'un idiome caraïbe, prononcé en réponse à une question faite en cet idiome par un missionnaire.

Voici, sur ce point, quelle a été l'explication des savants.

C'est, ont-ils dit, un simple phénomène de lecture de pensée. La sœur n'a pas compris les mots caraïbes qu'on a articulés devant elle : elle a lu dans la pensée du missionnaire et elle n'a pas eu besoin, pour saisir ce qu'il allait lui dire, d'entendre le langage inconnu qu'il lui parlait.

Je ne crois pas pour ma part — je le dis en passant — à ce qu'on appelle la lecture de pensée, et je m'expliquerai à ce sujet, dès que j'en aurai l'occasion.

Mais j'admets pour un moment que ce soit là un phénomène réel et qu'il soit possible à certains êtres, mieux doués que les autres, de saisir, comme les leurs propres, les idées ou les images qui traversent le cerveau du voisin, avant même qu'elles aient été formulées.

D'abord, cela n'explique pas la réponse en caraïbe, consistât-elle, comme on l'affirme, en un seul mot.

Ensuite, cela n'explique pas davantage l'autre partie du phénomène. Il est bien évident, en effet, que si la sœur Saint-Fleuret avait pu lire dans la pensée du missionnaire, elle pourrait lire également dans la pensée d'autres personnes.

Cela n'est pas. L'explication par la transmission de pensée est donc insuffisante, et la Science, sur ce point comme sur le précédent, est en défaut.

Reste le troisième phénomène : l'horreur des objets consacrés, hostie, eau bénite, etc.

Il est bien entendu qu'il ne s'agit pas ici d'une répulsion pour des objets que la sœur Saint-Fleuret sait consacrés.

Le phénomène, pour qu'il nous intéresse, doit consister dans la répulsion pour des objets qu'aucun signe extérieur ne fait supposer consacrés.

On a dit, par exemple, qu'entre deux hosties, dont l'une avait été consacrée et l'autre pas, la sœur Saint-Fleuret n'avait manifesté d'horreur que pour la première.

On a nié que cela pût être exact, M. Stiegler, qui voulut faire l'expérience avec de l'eau bénite, a même raconté sa déception.

Mais le fait s'est produit en d'autres circonstances. C'est un phénomène courant dans les cas de possession diabolique. Les savants ont donc cherché à l'expliquer. Et ils l'ont expliqué en mélangeant les deux explications, dont ils ne sortent pas : suggestion et transmission de pensée.

Le sujet lirait dans la pensée de qui porte l'objet consacré et, de cette façon, serait informé. Il s'autosuggestionnerait ensuite, et arriverait ainsi à l'accès « démoniaque ».

L'explication est ingénieuse. Elle ne tient malheureusement pas debout, car on a vu des cas où le sujet était pris de son accès, en entrant dans une pièce où se trouvait un objet consacré, à l'insu même des personnes présentes.

On pourrait, un à un, analyser de la sorte tous les autres phénomènes dont on a parlé à propos de la sœur Saint-Fleuret. On constaterait, à l'occasion de chacun d'eux, l'insuffisance des théories scientifiques actuelles.

Je n'entends pas dire, cependant, que les phénomènes dont il s'agit ne s'expliqueront pas un jour ou l'autre, *naturellement*, puisque l'autorité ecclésiastique elle-même, pour ce qui regarde la sœur Saint-Fleuret tout au moins, semble, en réservant son appréciation, le craindre ou l'espérer.

J'ai voulu tout simplement démontrer, en langage clair et en quelque sorte *grosso modo*, que la science contemporaine, en présence de ces phénomènes dits de « possession », n'est guère plus avancée que la science d'antan et que les prétendues théories qu'elle nous sert à leur propos ne sont que des hypothèses sans fondement, pour ne pas dire de la poudre aux yeux.

GASTON MERY.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *Alexandre Dumas et le Merveilleux.* II : *Le mort jaloux.*

On me reproche d'avoir traité trop rapidement un si vaste sujet. Je ne demande pas mieux que d'y revenir. C'est toujours un sujet d'actualité, puisque, hier encore, après Villers-Cotteret où il naquit, Dieppe, où il est mort, célébrait la mémoire du grand conteur. Si je n'ai pas insisté davantage sur le Merveilleux chez Dumas, c'est, je le répète, que, dans ses romans, la partie merveilleuse n'est jamais que de seconde main, empruntée à des lectures de la veille ; et dans la partie autobiographique, on peut soupçonner une telle part de fantaisie qu'il n'y a pas grand parti à en tirer pour une publication aussi rigoureuse sur l'exactitude des faits que l'*Echo du Merveilleux.*

On se rappelle que le premier fait surnaturel dont Dumas fut le héros remonte à sa *troisième* année. Relisez le premier volume de ses *Mémoires.* A minuit, le petit enfant et sa cousine, qui partageait sa chambre, sont réveillés par un grand coup frappé à la porte. L'enfant saute de son lit sans frayeur et s'avance vers la porte.

« — Où vas-tu, Alexandre ? me cria ma cousine ; où vas-tu donc ?

« — Tu le vois bien, répondis-je tranquillement ; je vais ouvrir à papa, qui vient nous dire adieu.

« La pauvre fille sauta hors de son lit, toute effarée, m'attrapa comme je mettais la main à la serrure et me recoucha de force dans mon lit.

« Je me débattais entre ses bras, criant de toutes mes forces :

« — Adieu, papa ! Adieu, papa !

« Quelque chose de pareil à une haleine expirante passa sur mon visage et me calma.

« Le lendemain, on vint me réveiller au jour.

« Mon père était mort juste à l'heure où ce grand coup dont je viens de parler avait été frappé à la porte. »

Voici maintenant une autre histoire de visite d'un mort dont Dumas fut favorisé beaucoup plus tard, dans son âge très mûr. Je la crois inédite. N'y a-t-il pas une témérité folle à croire qu'un souvenir de Dumas père, une anecdote de Dumas père n'ait pas été imprimée ? Pourtant je ne l'ai lue nulle part. Elle m'a été racontée par un de mes oncles, M. Prosper Malet, qui, jeune homme et faisant son droit à Paris, était reçu familièrement chez son compatriote, M. de Charlieu, éditeur de pièces de théâtres. Cet éditeur de pièces de théâtres a publié aussi une série de Vies de saints, où mon oncle écrivit celle de Grégoire VII.

Il avait rencontré Dumas père chez les Charlieu et l'avait regardé et écouté avec l'intérêt passionné et respectueux d'un jeune homme. Le grand romancier le prit en amitié, l'amena à Monte-Christo, et, avec sa familiarité facile, le tutoya au dessert. Un jour il lui raconta l'étrange histoire que je vais résumer.

Dumas rencontre en chemin de fer une jeune femme très jolie, qui le regarde avec une curiosité extrême et enfin lui dit :

— N'êtes vous pas monsieur Alexandre Dumas ?

(Il aurait pu être Cochinat, qui lui ressemblait tant !)

Lorsque l'auteur des *Mousquetaires* eut répondu affirmativement :

— Ah ! monsieur, vous avez tant de talent, de génie ! Je vous dois les meilleures heures de ma vie.

— Madame, est-il possible que les plus doux souvenirs d'une si jolie femme soient des souvenirs de lectures ?

Elle raconta que sa vie était fort triste. Mariée très jeune à un homme d'une santé délicate et que le mariage acheva de délabrer, elle était garde-malade. Elle ne quittait guère le lit de son mari, fort jaloux par surcroît, et qui lui faisait des scènes affreuses lorsqu'elle s'attardait au dehors. Son seul plaisir était de lire ; elle adorait Dumas.

La connaissance ainsi commencée ne s'arrêta pas là. Dumas revit la jolie femme et lui valut sans doute quelques-unes de ces scènes que lui faisait son époux quand elle était en retard.

Une nuit, le grand romancier endormi est réveillé par une impression de malaise et d'angoisse. Est-il bien réveillé ? N'est-ce pas plutôt un cauchemar? Il croit voir se pencher sur lui un homme pâle et maigre aux yeux étincelants d'une rage diabolique. Dumas reste coi, glacé de peur. Le fantôme le saisit à la gorge ; il sent une impression de brûlure. Il bondit alors, repousse le spectre ; un chandelier et un verre d'eau placés près de son lit tombent avec fracas, achèvent de le réveiller. Il court à la fenêtre, tire les rideaux : le clair de lune envahit la chambre, qui paraît vide. Mais l'impression du cauchemar était si forte que Dumas s'habilla quatre à quatre et sortit dans Paris jusqu'au jour.

Il croyait toujours sentir à son cou la pression et la brûlure des mains du spectre.

Or, quelques jours après, il sut que le mari de sa jeune amie était mort la nuit même, et à l'heure précise de son cauchemar. La jeune femme, incapable comme toutes les femmes de ne pas parler de ce dont elle avait l'esprit et le cœur pleins, avait dit à son mari : « J'ai rencontré M. Dumas. » Elle en parla plusieurs fois. La jalousie du malade s'éveilla. « Tu le vois, tu es sa maîtresse ! » lui criait-il. Elle répondait : « Mais tu es fou ! » Il mourut follement jaloux de Dumas.

Une histoire de morte jalouse assez analogue a été publiée par la Société anglaise des Recherches psychiques dans son journal d'octobre 1897. Quant à la sensation de brûlure dont Dumas, imagination ou réalité, souffrit plusieurs heures, on sait que la tante de Mélanchton, ayant eu l'imprudence de donner une poignée de main à son mari qui *revenait* pour demander des messes, en garda la marque toute sa vie.

George Malet.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS **et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.**

PROPHÉTIES EXPRESS

Je sortais, l'autre jour, d'un de ces trous noir autant qu'humides qui servent de gares au chemin d fer métropolitain, et j'allais m'engager dans l'avenu des Champs-Elysées quand je m'entendis interpeller :

— « Quel imprudent vous faites !... Comment, vous vous servez de cette horrible machine ?... »

C'était la savante et aimable cartomancienne, Mme Kaville.

— « Mais de quelle imprudence voulez-vous parler? »

Vous sortez du métro et vous le demandez !...

me répondit Mme Kaville sur un ton très lyrique.

Puis me causant sérieusement, cette fois :

— « C'est très vrai ce que je vous dis là. Je ne vous conseille pas de vous servir du Métropolitain, car mes cartes prédisent pour 1903 un accident sans grande importance, sans doute, mais qui fera néanmoins quelques blessés. A chaque fois que j'ai interrogé mes cartes, même avec des jeux différents, j'ai obtenu la même réponse : un accident en 1903... Gardez tou cela pour vous, au moins ? »

— « Certes, je n'y manquerai pas. »

Cette prophétie avait aguiché ma curiosité et, malgré l'heure proche du dîner, je fus sans pitié : j'accompagnai Mme Kaville jusqu'au 187 de la rue de Grenelle et je la priai de me donner, pour les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux*, une aussi rapide qu'intéressante interview.

— « Vite et sans s'asseoir... Cela vous va ?... Coupez... L'accident du Métropolitain sera proche d'un formidable incendie. C'est un monument public qui brûlera. Je ne vois heureusement pas d'accidents de personnes. L'époque? Environ dans dix huit mois. »

— « Est-ce tout ce que vous voyez de funeste pour Paris ? »

— « Oui, Paris n'est pas sérieusement menacé d'ici au moins trois ans, ainsi que le prouve cette carte qui est très bonne (*Castor et Pollux*). Après je ne vois pas, c'est trop éloigné. »

— « Et pour le Pays, en général, rien de funeste, pas de guerre, par exemple ? ».

— « Coupez. Bien. Donnez-moi sept cartes. Rien de mauvais. Donnez-m'en trois autres. Parfait, c'est la paix complète pour la France, je le garantis. »

— « Et les souverains, rapidement. Edouard VII d'Angleterre ? »

— « Le public le croit atteint d'un appendicite et la

presse anglaise a reçu des ordres pour l'entretenir dans cette idée. C'est faux! Le roi est atteint d'un cancer à l'estomac. A l'encontre de la plupart des voyantes, cartomanciennes, etc., je vous dirai que, d'après mes cartes, je le vois couronné, mais il ne règnera pas longtemps. Il va entrer assez rapidement en convalescence. On en profitera pour lui poser la couronne sur le front. Mais il aura bientôt après une seconde rechute. Il semblera triompher encore de la mort, mais succombera pourtant. Je place cet événement dans le premier semestre de 1903. »

— « Notre ami et allié va-t-il voir cette fois enfin se réaliser son ardent désir? En un mot, S. M. l'impératrice de Russie va-t-elle mettre au monde l'héritier tant attendu ? »

— « Malheureusement non, pas cette fois. C'est encore une grande-duchesse. Mais ce que je puis vous certifier c'est que le tsar aura un garçon avant deux ans. »

Je questionne encore les cartes, à la hâte, sur l'empereur d'Allemagne et l'impératrice Eugénie. Le premier devrait venir prochainement à Paris. La seconde s'éteindrait subitement vers la fin de l'année 1903 ou les premiers jours de 1904.

Je ne veux pas quitter Mme Kaville sans l'interroger sur les événements d'actualité.

— « Mme Humbert ? »

— « En France, toujours. Je vous l'ai déjà dit une fois. (Voir le n° du 15 juin 1902.)

« Elle n'a pas bougé et bien des gens savent où elle se trouve. Mais elle sera arrêtée à la fin avec ses complices. Tenez, c'est fatal, voici deux cartes qui signifient : l'une, prison, l'autre : procès. »

— « La loi de deux ans ? »

— « De longs débats. De formidables obstacles. Un homme de grand talent s'élèvera contre elle et pour une fois sera écouté et suivi. Elle ne sera pas votée. »

— « La politique ? »

— « Pour moi je vois le président Loubet terminer son septennat. Après lui viendra un homme remarquable, un génie même, complètement inconnu aujourd'hui.

« D'autre part vous pouvez annoncer deux morts d'hommes politiques très en vue dans un laps de temps n'excédant pas dix-huit mois. »

Je n'ai pas voulu abuser plus longtemps de l'amabilité de Mme Kaville et je me suis sauvé en m'excusant tant bien que mal de l'avoir fait dîner si tard.

J'étais pressé de rentrer : j'ai pris le Métropolitain !...

RÉNÉ LE BON.

LE CHIEN DE DON BOSCO

J. K. Huysmans vient de consacrer à Don Bosco un délicieux opuscule que François Coppée a doté d'une préface en vers. C'est tout dire.

Ce petit livre, composé et imprimé par les jeunes orphelins de la rue du Retrait, siège de l'Ordre de Don Bosco, a été tiré seulement à quelques exemplaires, n'étant point destiné à la vente.

Nous reproduisons une des nombreuses anecdotes racontées par Huysmans, certains qu'elle intéressera nos lecteurs.

... « Il conviendrait de parler maintenant de l'homme; mais nous ne connaissons que l'homme extérieur, que l'extraordinaire thaumaturge que fut Don Bosco. Nous savons, par ses histoires, qu'il multiplia les pains, guérit par la vertu de ses prières des malades, qu'il lut dans les âmes, qu'il prophétisa, qu'il fut un agent de miracles, en un mot.

L'on trouvera dans ses biographes, surtout dans un intéressant volume du docteur d'Espiney, des centaines d'anecdotes à ce sujet.

Je me borne à lui en emprunter une qui, si elle peut ne pas être sûrement présentée tel qu'un miracle, n'en est pas moins, il sied de l'avouer, bien étrange; c'est l'histoire d'un chien qui défendit don Bosco contre des malfaiteurs, un chien que nul ne connaissait et dont lui-même ignorait l'origine.

Ce quartier du Valdoco, où il avait établi son œuvre, était l'un des quartiers les plus mal famés de la ville; les saltimbanques, les montreurs d'ours, les ruffians et les larrons, tous les nomades y campaient et ils tentèrent, à diverses reprises, sans qu'on ait jamais bien compris pourquoi, de tuer Don Bosco.

Un jour qu'il faisait le cathéchisme, un coup de fusil lui fut tiré par la fenêtre ouverte de la chapelle; la balle passa sous son bras, en lacérant sa soutane, et vint s'enfoncer dans le mur.

« Mauvais musicien, fit placidement Don Bosco, en entendant le bruit de la détonation et les sifflements du projectile, mauvais musicien, il manque la mesure! »

D'autres fois, il fut assailli sur la route et il eût été égorgé si ce chien inconnu ne s'était jeté sur les malfaiteurs et ne les avait si cruellement mordus qu'ils avaient dû s'enfuir. Après ces exploits, cette bête reconduisait Don Bosco chez lui et ensuite disparaissait. Où nichait elle? jamais personne ne le sut; mais il suffisait que Don Bosco eût à sortir, la nuit, pour aller assister un malade, ou à traverser des rues périlleuses, le soir, pour qu'aussitôt elle arrivât et tînt tête aux agresseurs.

Ce chien, qui apparut en 1849 et que l'on avait nommé, à cause de la couleur grise de son poil, *il grigio*, accompagna, un soir, son maître chez un ami qui l'attendait pour souper. Il le débarrassa, en route, de deux énormes molosses qui voulaient se ruer sur lui et dont il ne fit qu'une bouchée ; et quand Don Bosco fut arrivé chez son hôte, il consentit par exception à le suivre dans la salle à manger. Tout le monde s'extasia sur sa force et sur sa beauté et on lui offrit des friandises, mais il refusa de manger.

Quelques jeunes clercs qui étaient parmi les convives furent intrigués par ses allures insolites et par cette volonté de ne toucher à aucune nourriture, et ils le prirent et l'enfermèrent dans une chambre.

Ils l'y laissèrent pendant douze heures, puis ils s'y rendirent avec des provisions, se disant : « Nous allons voir, maintenant qu'il est affamé, s'il va continuer de jeûner » ; mais, bien que les portes et les fenêtres fussent hermétiquement closes, il n'y était plus.

L'on n'entendit plus parler de lui pendant 17 ans ; puis en l'année 1883, un soir que Don Bosco, avec l'un de ses prêtres, arrivait à la gare de Bordighiéra par le dernier train, et ne rencontrant personne, à la descente du chemin de fer, pour lui enseigner sa route, s'égarait, par une nuit noire et pluvieuse, dans la campagne, l'animal aboya joyeusement et le conduisit là où il voulait aller.

Et oncques, depuis, ne le vit...

J. K. Huysmans.

Psychologie astrale et Psychologie courante

Les instincts et les faits

M. Paul Flambart, le savant auteur de *l'Influence Astrale*, veut bien nous envoyer la préface de son nouvel ouvrage, le *Langage Astral*, qui va être prochainement livré au public.

C'est un plaisir pour nous de la publier *in-extenso*.

La traduction en langue courante des données du « langage astral » restera toujours incomplète. Si les mots, en effet, peuvent décrire la canalisation habituelle des influences que nous subissons, ils ne sauraient exprimer la valeur propre de ces dernières ; leur insuffisance vis-à-vis d'elles est à peu près la même qu'en face d'un accord de notes musicales.

La psychologie courante reconnaît difficilement d'autre guide que l'*instinct* et d'autre appui que des *faits*, le plus souvent interprétés à la légère. Si l'on craint le ridicule, il y a même danger de chercher un base plus sérieuse.

Certes notre jugement ne peut devenir indépendan de nos instincts ; mais il est bien certain pourtant qu l'astrologue capable de dire à l'avance, en jugea une personne, « qu'elle doit être née sous la quadra ture de Mars et de Saturne », je suppose, exprime l tout un ensemble de facultés dont le jugement s trouve soumis au contrôle de la science, par le fai même du langage employé. Il existe donc une vérité indépendante de ses instincts, que l'étude scientifiqu lui a apprise. Si l'argument est gênant pour quelques uns, il n'en conserve pas moins sa valeur. Et, à moin de se dérober par l'ironie ou la négation, tout espri sincère est forcé de reconnaître qu'il y a là un mond d'idées et une véritable mine philosophique à exploi ter.

Que devient, en effet, l'opinion de ceux qui décrètent que nous ne pourrons jamais être autre chose que l « jouet de nos instincts » et que c'est métier de dup de l'essayer ? On trouve parfois des douteurs systé matiques embarrassés qui, hésitant entre le souci d l'examen et l'aveu d'ignorance, finissent par se déro ber, sous le prétexte que la science astrale est tro peu répandue ou trop difficile pour être invoqu comme argument philosophique !

Je n'ai jamais bien compris pourquoi la valeur d celui-ci s'en trouvait diminuée. L'impartialité en tout discussion implique le devoir d'éluder le moins d vérités possible. Et comme la « Raison humaine » n'es pas autre chose que *l'ensemble de toutes les lumière* accessibles à l'homme pour son jugement, celui qu examine au nom de cette « Raison » est bien forcé o d'approfondir lui-même les difficultés qu'il rencontre ou alors de s'en rapporter — au moins provisoire ment, — à ceux qui l'ont fait. Si tous ceux qui on des prétentions à la critique le reconnaissaient, on n verrait pas tant de trésors de style consacrés au Kaléidoscope des jugements contradictoires et fantai sistes qui alimentent une bonne partie de la littéra ture contemporaine !

Presque tous les esprits cultivés ont pour ambi tion plus ou moins consciente d'arriver à être d « grands jugeurs d'hommes », mais beaucoup resten des écoliers sur ce terrain, malgré leur subtilité d langage ; et quelques-uns, découragés, en arrivent considérer le « doute » comme la quintessence de l'esprit d'examen — ce qui dispense de beaucoup de labeurs.

La maxime ancienne de « Connais-toi toi-même » posait bien la question mais ne la résolvait pas. Il n'y manquait que l'indication du chemin à suivre pour y

arriver. La « connaissance de soi même et des autres » ne forme qu'une seule et même science, et la première de toutes, puisque c'est la science même du « jugement ».

On a vu des psychologues passer par beaucoup de voies pour arriver à cette connaissance-là ; mais on n'en pourrait citer un seul qui ait abandonné la vraie psychologie pour consacrer le reste de son existence à des occupations sans rapport avec elle.

Aujourd'hui la science est assez mûre pour qu'on ne borne plus systématiquement son application au côté matériel de la vie. Il faut chercher son rôle dans les choses de l'esprit par l'étude des *correspondances* et de la chaîne illimitée des harmonies. Le nombre des savants modernes qui s'en préoccupent s'accroît heureusement chaque jour.

Les jongleurs d'idées auront beau répéter qu'en philosophie « tout est affaire d'appréciation et de témoignage individuel », et que chacun peut dire uniquement « comment la nature vient se briser contre lui... » tout ceci non seulement n'éclaire en rien la raison, mais vient à l'encontre de certaines données positives de la science dont personne ne connaît les limites.

Toutes les vérités se complètent ou du moins s'entr'aident, et comme il est logique d'admettre que deux vérités ne peuvent s'opposer l'une à l'autre, le choix n'est pas toujours si ambigu qu'on veut bien le dire, sinon pour atteindre un but, du moins pour jalonner la bonne voie qui y mène.

Les partisans systématiques de l'« Instinct » ne peuvent guère se permettre une critique quelconque sans être en désaccord avec eux-mêmes. Comme leur répliquait Victor Cousin : « Vous me dites je suppose que je n'ai pas de goût, de jugement .. qu'est-ce à dire ? N'ai-je pas des sens comme vous ?... D'où vient donc que vous avez raison, vous qui ne faites qu'exprimer l'impression que vous ressentez, et que j'ai tort, moi qui fais précisément la même chose ?... Si le jugement des gens et des choses se résout dans une *sensation*, comme il n'y a rien en ce monde dans l'infinie diversité de nos dispositions qui ne puisse plaire à quelqu'un, il n'y aura rien qui ne soit vrai, ou pour mieux dire, il n'y aura ni vrai ni faux, ni bien ni mal, ni beau ni laid... L'absurdité des conséquences démontre celle du principe. »

L'effort et la critique n'ont, en effet, aucune raison d'être si la vérité réside dans l'instinct seul.

Malgré notre ignorance, notre nature à chaque instant proclame l'existence de vérités immuables qui nous dominent, que nous sentons d'une façon plus ou moins confuse, et qu'il est permis d'entrevoir par une culture élevée du jugement. N'est-ce pas un devoir de les chercher et un aveu d'impuissance d'y renoncer ?

Si les contradictions sont si fréquentes dans les jugements courants, c'est aussi parce que le côté anecdotique encombre tout sans éclairer grand'chose. Il faut être déjà un profond psychologue pour pouvoir interpréter les *faits*.

Les faits que nous prétendons observer chez les autres pour les juger ne valent guère mieux comme données que les vibrations sympathiques ou antipathiques que nous ressentons inconsciemment à leur approche et qui nous font agir et penser le plus souvent comme des machines.

Un ensemble de faits n'est souvent qu'un piège pour le jugement psychologique, parce qu'il n'est presque jamais le résultat d'une *seule individualité* ; c'est en général le fruit très complexe de plusieurs. Aussi les responsabilités engagées sont-elles parfois impossibles à démêler.

Autre chose est de juger un fait, autre chose est d'en juger le prétendu auteur. Quand on ne sait pas ce que *pense* quelqu'un, il est toujours téméraire de juger ce qu'il *dit* ou ce qu'il *fait*.

La vraie connaissance des autres réside avant tout dans celle de leurs *tendances générales* et de leurs *disponibilités* de toutes sortes. Il y en a tant qui ne sont pas « eux-mêmes » en agissant !

C'est par l'oubli de ces principes qu'on voit si souvent varier les opinions des gens les uns sur les autres et qu'on assiste à toutes les surprises des courants magnétiques... c'est-à-dire des vents de sympathie et d'antipathie qui soufflent au hasard des circonstances. Certes, les faits sont à observer ; mais si la psychologie éclairée en tient compte, elle en parle peu.

Partout et toujours nous voyons en psychologie les *faits* interprétés avec les conclusions les plus opposées et avec le même rigorisme aveugle ! Et cela par des esprits élevés souvent, qui se croient également détenteurs de la sage mesure ! Ceci est un fait, dont il faut bien tenir compte quand on a le souci des données positives. Et ce fait-là — le plus réel peut-être de tous — est de nature, ce me semble, à faire réfléchir tout chercheur sérieux d'impartialité.

Où peut en être l'explication, si ce n'est dans l'esclavage où nous vivons vis-à-vis des influences de sympathie et d'antipathie ? Outre que la science astrale le vérifie expérimentalement, le simple bon sens peut le faire admettre. Dans la psychologie courante, on se tire d'affaire en parlant « des points de vue auxquels on se place »... Mais ce n'est pas résoudre la difficulté de la question ; c'est à peine la déplacer, puisque tout revient alors à faire un choix judicieux de ces « points de vue »

Ce qui prouve encore que les *tendances* doivent primer les *faits* en psychologie, c'est que le caractère le plus pervers peut être capable d'action la plus belle à être racontée ; mais s'agit-il de *ressentir* ou de *discuter* de nobles tendances, celui-ci est aussitôt démasqué.

En somme, le point capital à observer pour le psychologue est la *disponibilité* générale du caractère ; non pas le fruit avorté d'un effort paralysé très souvent par les circonstances extérieures.

La psychologie astrale, sous ce rapport, possède un privilège incomparable par ses correspondances mathématiques, quoique peu de gens consentent à admettre l'intervention des sciences exactes en pareille matière ! L'étude est très complexe, car elle embrasse à la fois toutes les *fonctions vitales* dont le *classement* dans la pratique n'est pas toujours aussi simple que dans les traités de philosophie.

Le mot « psychologie », qui effraye la plupart, concerne pourtant la majeure partie des préoccupations humaines ! Quel est l'homme, même le moins cultivé, qui n'a pas le souci du jugement des autres et des questions qui en dépendent ? Nous passons les trois quarts de notre temps à nous juger les uns les autres, et presque nous dédaignons avec ironie la vraie lumière pour nous guider !

La psychologie ne saurait être une *étude à part* puisque chacun en fait à tout propos.

L'éternel problème de son criterium est donc, quoi qu'on fasse, une barrière inévitable qui se dresse toujours devant la recherche de la vérité.

L'attaque de la psychologie ne peut être qu'un non-sens, car celle-ci enseigne l'impartialité nécessaire au jugement de n'importe quelle production humaine en art comme en philosophie.

J'en vois d'ici quelques-uns accuser l'astrologue de « *se renfermer lui-même dans un système* ! » Précieux système, en vérité, que celui qui a justement pour but d'*étudier tous les systèmes*. Il serait difficile d'en citer beaucoup d'autres ayant ce caractère, et qui soit une meilleure école pour affranchir l'esprit d'étroitesse spécialiste !

Aussi, à moins de nier de parti pris l'astrologie, est-on forcé de reconnaître sa portée, dès l'instant qu'on est fixé sur sa définition. Il n'y a pas de « mathématique » qui puisse tenir ici pour servir de prétexte à se dérober. Certes les sciences exactes lui servent d'appui indispensable ; mais cela ne prouve-t-il pas une fois de plus leur rôle nécessaire dans la philosophie ? Cela donne-t-il raison à ceux qui ont créé leur antagonisme ou leur indépendance à l'égard du reste de nos spéculations ?

Je n'ai jamais bien compris pourquoi « l'ignorance en mathématique » est d'un aveu si répandu et passe pour une excuse aussi légitime, empreinte même d'un certain bon ton, tandis que le « droit à la faute d'orthographe », que défendent quelques écrivains, est une idée qui remplit d'indignation beaucoup d'esprits cultivés ! J'estime que l'homme a trop de choses à apprendre pour que son ignorance en quelque chose le déshonore, mais il est bon d'être juste.

La « mathématique » est nécessaire à l'étude de la psychologie astrale, c'est incontestable, mais la portée philosophique de celle-ci peut très bien être envisagée sans elle : cela n'impose nullement la croyance à la *compétence* de l'astrologue, mais simplement celle à sa *bonne foi*, c'est-à-dire aux faits précis qu'il avance.

Comme toutes les autres sciences, l'astrologie demande une préparation plus ou moins longue et quelques aptitudes spéciales ; et le *nombre* des initiés qui la vérifient n'a rien à voir avec la preuve des vérités qu'elle contient.

Ne voit-on pas tous les jours des esprits, découragés devant les mathématiques transcendantes, les abandonner, sans pourtant cesser d'y croire ? On ne peut donc invoquer raisonnablement la difficulté de l'astrologie et l'ignorance qu'on a sur elle, pour l'éluder dans les spéculations philosophiques. Il faut savoir profiter des lumières de chacun, qu'elles viennent de la science, de l'art ou de la philosophie, car tout se tient de plus ou moins près.

Celui qui se drape dans ses instincts et ne croit qu'à son expérimentation personnelle peut faire œuvre de spécialiste, mais n'a pas voix à la discussion des idées s'il ne les a pas approfondies lui-même.

L'exposé des *correspondances* expérimentales qu'on va donner nous paraît être la meilleure preuve de l'enchaînement des sciences exactes avec les fonctions vitales qu'étudie la physiologie, ainsi qu'avec les tendances humaines qu'étudie la philosophie, et nous ne craignons pas d'ajouter en même temps : avec les productions humaines qu'étudie l'art. Ce qui le prouve est la résolution de problèmes vérificateurs permettant, je suppose, de déterminer à l'avance les notes astrales qui caractérisent un artiste, par la *connaissance seule de son œuvre*. Si le fruit donne la valeur de l'arbre, l'arbre peut aussi faire prévoir celle du fruit. Loin d'être nuisible à l'art et de restreindre ses droits, cette remarque ne fait qu'indiquer des lumières de plus pour nous éclairer. Elle montre en même temps le parti qu'on pourrait tirer de la psychologie scientifique pour ne pas faire fausse route dans le choix d'une carrière.

Le « langage astral » a malheureusement été faussé

par la plupart des vulgarisateurs, ignorant presque totalement l'astronomie qui en est la base et la méthode scientifique qui en est la garantie.

Ceci explique un peu la répulsion qu'éprouvent pour l'astrologie presque tous ceux qui ne la connaissent qu'à travers les faux traités et ce qu'en disent les dictionnaires.

L'astrologie véritable, celle qui étudie le *magnétisme humain* dans son essence astrale, est une *science naturelle* qui n'a besoin d'aucun secours des sciences dites « occultes », mais qui pourrait bien les régir toutes. La vraie science n'a pas à être « occultée ».

Quant aux objections dirigées contre l'astrologie par ceux qui ne l'ont pas approfondie, elles ont été ailleurs discutées en détail (1).

Le meilleur livre de tous étant celui de la nature, notre but, dans ce qui suit, a été d'apprendre à le lire, en en respectant soigneusement la lettre.

PAUL FLAMBART,
Ancien élève de l'Ecole Polytechnique.

(1) *Influence astrale* (Essai d'astrologie expérimentale). 1 vol. 3 francs. (Librairie Roger, 5, rue Soufflot, Paris.)

A travers les sciences occultes

Nous prions tout d'abord le lecteur de nous permettre quelques lignes pour la justification de ce titre.

On conviendra avec nous que si le nombre d'ouvrages traitant des sciences occultes est très grand, infiniment plus grand encore est celui des personnes de toutes conditions qui s'occupent de magie, de magnétisme, de spiritisme, de sorcellerie, de cartomancie, etc.

Tout cela est-ce un bien ou est-ce un mal ?

Pour la grande majorité des pratiquants, le résultat est nul, personne ne dira le contraire. D'où cela vient-il ? Sont-ce les livres qui ne valent rien ou les magiciens qui ne savent pas s'y prendre ?

Nous venons de parler d'une majorité qui ne réussit pas. Il existe donc une minorité qui réussit ? Et que fait-elle ?

Voilà autant de questions que nous croyons intéressantes et que nous nous proposons de résoudre.

*
* *

N'avez-vous jamais connu, dans le village où vous êtes né, des gens que la rumeur publique accuse de passer leur vie à faire du mal aux autres ? Ils semblent avoir quelques amis mais ils sont surtout craints et détestés. Leur regard est dur ou étrange et on les voit rôder, à certains jours et à certaines heures, dans des endroits particuliers.

On en parle tout bas, non sans frissonner, et on les accuse de bien des méfaits : pertes d'animaux domestiques, malechances, etc.

On a vu aussi des malades se trouver au plus bas et guérir presque subitement. Pour mon compte, j'ai vu mieux que cela. J'ai vu un sorcier, ou prétendu tel, devenir aveugle tandis qu'un jeune homme, que l'opinion supposait depuis longtemps être sa victime, revenait à la santé. Quelques jours auparavant, une personne étrangère au pays y avait fait une courte et mystérieuse apparition.

Ne faisons sur ce fait aucun commentaire : nous reparlerons de tout cela. Disons seulement que de tels faits ont eu lieu partout où il existe de tels personnages, aussi bien en ville qu'à la campagne ; seulement les maléficiants y sont moins connus du public.

Ceux qui étudient les mœurs des pratiquants de sciences occultes et qui ont pénétré comme nous au cœur des sanctuaires les mieux fermés, nous comprendront sans peine.

Nous venons de noter un point noir, mais il n'est pas le seul, heureusement, qui symbolise la pratique des sciences occultes, car l'envoûtement maléfique est loin d'en constituer l'unique opération : il y a aussi les envoûtements d'amour, les suggestions diverses ou enchantements, etc.

S'il y a des pratiques inavouables, il en est aussi de bénéfiques.

Le bien, en effet, c'est-à-dire le beau et le bon, déterminerait l'équilibre, mais ce dernier n'est jamais atteint, le mal faisant constamment contre-poids ; sur la terre on est donc, à des degrés divers, ou victime ou bourreau, et nous verrons même que, souvent, l'homme y est tour à tour l'un et l'autre.

*
* *

La vie n'est qu'une pratique continuelle de la magie, mais il en est qui font de la magie sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose. Heureux celui qui sait et dont le cœur est droit, car il peut éviter les écueils de la vie et suivre, sur la terre, le chemin qui conduit au bonheur. Malheur à celui qui ne sait pas, fût-il le meilleur et le plus intelligent du monde, car il existe des pervers et des méchants dont il peut être le jouet. Les malheurs qui détruisent les fortunes et les familles, souvent, n'ont pas d'autres causes, d'autres origines que la jalousie, cause à son tour des pratiques subversives.

*
* *

Dans les sciences occultes, comme en tout, il y a des gens qui ne savent pas et qui causent tout de

même. Par contre, il en est d'autres qui savent et qui ne causent pas. Les torts sont grands des deux côtés.

Nous ne nous poserons donc pas en connaisseur exclusif, mais nous prendrons la vérité là où elle se trouve.

Nous ne suivrons pas toujours l'ordre d'un plan conçu à l'avance; le hasard, ou d'autres circonstances, nous feront souvent adopter telle ou telle partie de préférence aux autres : en d'autres termes, nous parcourrons les sciences occultes en zigzag.

Nous parlerons tout d'abord de la clairvoyance, à laquelle nous aurons recours plus d'une fois pour les besoins de notre cause.

De la clairvoyance

Nos lecteurs savent déjà ce qu'on appelle la clairvoyance.

C'est la faculté qu'ont certaines personnes de voir ce qui se trouve hors de la portée de leur regard physique. C'est le sixième sens qui est en jeu, le sens hyperphysique, et les voyants ou somnambules voient par l'œil de Siva.

Eliphas Lévi dit, quelque part, à peu près ceci :

« La somnambule semble laisser oisive sa vie propre et particulière pour ne manifester que les phénomènes de la vie universelle. Elle reflète la pensée des autres, voit autrement que par les yeux, se rend présente partout sans avoir conscience de l'espace, perçoit les formes bien mieux que les couleurs, supprime ou confond les périodes du temps, parle de l'avenir comme s'il était passé et du passé comme s'il était à venir, explique au magnétiseur ses propres pensées et jusqu'aux reproches secrets de la conscience, évoque dans son souvenir les personnes auxquelles il pense et les décrit de la manière la plus exacte sans les avoir jamais vues, parle le langage de la science avec le savant et celui de l'imagination avec le poète, découvre les maladies et en devine le remède, donne souvent de sages conseils, souffre avec celui qui souffre et pousse parfois d'avance un cri douloureux en vous annonçant des tourments qui doivent venir. »

S'il en est ainsi, un vrai voyant serait un trésor inépuisable pour l'humanité, et un homme intelligent doit pouvoir en tirer un certain profit pour lui et ses semblables!

Une réflexion s'impose cependant. C'est celle-ci. Les voyants et voyantes existent en grand nombre, à Paris et partout, les consultants ne manquent pas, et, malgré cela, l'état de choses semble rester le même. A quoi cela tient-il?

Partant de toutes ces données, je résolus de consulter plusieurs somnambules, leur posant, dans le même ordre, les mêmes questions. Tous répondirent avec la même assurance, la même conviction, mais leurs réponses étaient différentes sur plusieurs points, et de grosses erreurs étaient évidentes. Force nous fut donc d'attendre les événements.

***

Tous ceux qui, comme nous, ont voulu étudier à fond cette importante question, conviendront qu'à part quelques rares exceptions les somnambules se trompent souvent. L'œil de Siva, organe du sens hyperphysique, comme les organes des sens physiques, est donc sujet à l'erreur, et quand l'erreur est possible, là comme ailleurs, elle l'est à tous les degrés.

Nous pensons avoir compris la cause générale et générique de cette erreur, et, partant, l'explication de ce fait que des voyantes sont plus lucides que d'autres; il doit également en résulter le moyen de sensibiliser de plus en plus le sens hyperphysique chez la plupart des sujets, et d'arriver même à la perfection chez quelques-uns. Ce sera l'objet de notre prochain article où nous traiterons la clairvoyance au point de vue théorique et pratique.

DE THYMLILIST.

PRÉDICTIONS POUR LE MOIS D'AOUT

Nous trouvons dans un vieil almanach prophétique de 1856 les indications suivantes que nous donnons à titre de curiosité :

« En août fait-il bon glaner? dit la sagesse des nations. En août les gélines sont sourdes.

Quiconque se marie en août
Souvent n'amasse rien du tout.

Le 1er, jour de saint Pierre aux Liens, les brouillards cessent ou deviennent plus fréquents que jamais.

Dum fiunt divi solemnia Vincula Petri,
Aut fugit, aut vires bruma resumit iners.

Le 1er et le 2 août passaient pour dangereux :

Prima necat fortem, sternitque secunda cohortem.

Pour le 10, jour de saint Laurent, un proverbe dit : A la Saint-Laurent, la faucille au froment. »

Un autre ajoute :

A la fête de saint Laurent,
Si noix sont, regardez dedans;
Le chaud à la Saint-Laurent,
Le fruit à la Saint-Vincent,
S'il est grand fort peu se sent,
Et la saison bonne nous rend.

Si le temps est clair le 15 août, c'est de bon augure pour les vignes. »

PHYSIOGNOMONIE

TÊTES COURONNÉES

XIX

ELISABETH DE ROUMANIE

(CARMEN SYLVA)

La figure de la reine de Roumanie s'affirme véritablement douée de cette particulière et supérieure beauté qu'on pourrait appeler la beauté ardente et qui semble un vivant reflet émané des secrètes profondeurs où vibre le mystère de l'être psychique...

Car la Beauté peut se manifester diversement et, si elle demeure *une* en essence, elle varie pourtant dans ses modalités d'expression. D'ailleurs, comme tout ce qui subsiste dans l'univers — dans l'univers visible aussi bien que dans l'univers invisible — la Beauté est soumise à la loi de double polarité, ce qui revient à dire qu'elle se révèle de façon tantôt active, tantôt passive.



Cliché Mandy

J'appelle *beauté passive* celle qui résulte simplement d'un mathématique arrangement moléculaire, ou si l'on veut, d'une parfaite symétrie dans les lignes plastiques, puis d'une carnation favorable. Elle est passive en ce sens qu'elle agit inconsciemment, par attraction sympathique et d'une manière absorbante, soit qu'elle fasse naître l'admiration, ou le désir, ou même les deux à la fois. Cette beauté symétrique, faite pour émouvoir surtout les puissances instinctives de l'âme, se rencontre plutôt rarement chez les fortes personnalités intellectuelles, car la parfaite symétrie correspond au nivellement absolu des différentes facultés psycho cérébrales, et tout nivellement tend vers la médiocrité. Cependant, quand la symétrie n'est pas absolue, cette beauté — passive et un peu froide — devient une *joliesse* plus ou moins animée et spirituelle. La beauté passive est essentiellement accidentelle et passagère, puisqu'elle est seulement une *expression physiologique* du Beau et qu'elle dépend, en grande partie, de la rénitence des chairs et du coloris épidermique — choses variables s'il en fut...

Mais la *beauté active* qui est, elle, un rayonnement sensible de l'éternel et vivifiant principe des choses, une manifestation localisée de l'universelle conscience divine, ne saurait être symétrique, parce que, traduisant à sa façon, dans le monde des apparences, un rythme spécial du mouvement perpétuel, elle n'admet pas le repos, d'où naît la ligne droite — facteur primordial de toute symétrie.

Cette beauté est, en vérité, le verbe lumineux par qui s'expriment extérieurement les qualités abstraites de l'Esprit et du Cœur, puis les aspirations idéales de l'âme. De plus, elle est de nature créatrice, car elle éprouve le besoin conscient de donner toujours quelque chose d'elle-même, c'est-à-dire de communiquer aux autres le mouvement qui fait sa force. Et la puissance de son influence créatrice est si grande, qu'il suffit de pouvoir contempler et comprendre ce genre de beauté, pour sentir immédiatement s'éveiller en soi l'impérieux désir d'une plus haute vie intellectuelle et morale. Enfin, cette beauté, immarcescible en son principe, ne peut ni passer, ni décroître, mais, au contraire, elle devient toujours plus intense, au fur et à mesure que la personnalité psychique s'affine, en se purifiant peu à peu des scories de l'animalité inférieure, et se fait plus vibrante — grâce à l'exercice constant de ses diverses facultés.

La beauté active ou *ardente* communique aux figures qu'elle favorise une sorte de vitalité radiante qui les place à jamais au-dessus du *vulgum pecus*. En un mot, elle fait les têtes dites *originales*. Or, il n'est pas difficile de voir que la tête de la reine Elisabeth se classe d'elle-même parmi celles-là...

Mais, ce qui distingue cette tête d'une manière toute spéciale et la met bien à part, c'est qu'elle paraît absolument dominée par un seul type animal — l'aigle.

On retrouve l'influence de ce type dans la construction osseuse générale, mais principalement dans la structure faciale, si énergique et précise en ses reliefs fondamentaux, malgré l'estompé des contours superficiels qui se dégradent avec douceur dans une lumière diffuse merveilleusement nuancée.

Ici, la forme crânienne, à peu près mixte, dénonce à coup sûr une mentalité spéculativo-intuitive, naturellement portée vers la contemplation idéaliste et mystique, mais sans cesse équilibrée — j'allais dire douchée... — par la faculté analytique et logicienne.

D'autre part, le front, légèrement incliné en arrière, mais bombé, court et comme ramassé sur lui-même, très protubérant vers les tempes, et quelque peu creusé vers l'angle externe de l'arcade sourcilière, le front, dis-je, est vraiment superbe de robustesse *piocheuse*, de puissance assimilatrice, voire de résolution audacieuse et combative. En outre, un tel front révèle des aptitudes philologiques extraordinaires, et si quelque chose pouvait m'étonner, ce serait d'apprendre que la reine de Roumanie ne connaît pas au moins huit ou dix langues !

Fort épais à l'origine, très rapprochés des yeux intérieurement et séparés l'un de l'autre seulement par les deux incisions verticales barrant le milieu du front, les sourcils seraient admirables s'ils n'avaient le grave défaut de prendre trop la direction arquée, en fléchissant extrêmement vers l'angle externe — ce qui indique toujours un point faible dans la volonté. Il faut songer que la puissance volitive se compose de trois éléments : le désir, l'attention et la persévérance. Beaucoup de gens ont le désir de faire une chose. De plus, ils ont une compréhension consciente de ce désir, ce qui prouve qu'ils y prêtent de l'attention, mais bien peu ont assez de persévérance dans cette attention pour donner à leur désir la force impulsive qui lui serait nécessaire afin de se réaliser positivement. Cette persévérance dans l'attention intérieure est simplement la *longue patience* du vouloir. Mais, en physiognomonie, la forme très arquée des sourcils se révèle hostile à cette longue patience. Toutefois, chez les forts caractères, et c'est ici le cas, l'intelligence, par un effort incessant, lutte contre cette naturelle tendance à la distraction — tendance d'autant plus accentuée que l'imagination est plus vive — et oblige l'esprit à se concentrer relativement sur le point qui l'intéresse. Cet effort constant fait se contracter presque sans relâche les fibres du muscle frontal, et c'est de là que naissent ces rides verticales que l'on retrouve entre les sourcils de la plupart des grands penseurs...

Pas très grands, de coupe *cintrée* — paupière supérieure — et de lobe *rentré*, — à peine renfoncé — les yeux ont bien l'intense et pénétrant regard de l'aigle. Ces yeux, d'expression abstraite, froidement intellectuelle, et qui semblent voir par delà les horizons convenus, expriment, en les renforçant encore, les qualités déjà énoncées par le front.

Le nez, superbement proportionné, se réclame, lui aussi, tout à fait de l'Aigle, mais sa signification occulte est principalement artistique, car un nez de ce genre fait présager de remarquables dons littéraires et musicaux. Il donne le goût de la peinture et accorde souvent une facilité d'élocution qui confine à l'éloquence. Mais, considérez cette minuscule cavité qui se creuse si nettement à la racine de l'organe ! Ceci dénonce un joli tempérament passionnel, et, vraiment, les femmes qui possèdent semblable cavité en haut du nez peuvent se flatter d'avoir de la vertu lorsqu'elles savent vivre, avec cela, dans un état de chasteté même relative...

Etant donné l'extrême affinement du bas de la face, la bouche, aux lèvres pleines et fortes, paraît sans doute un peu grande, mais demeure néanmoins très harmonieuse. Pourtant son rictus a quelque chose de mélancoliquement inquiet et d'angoissé qu'atténue à peine la profonde bonté exprimée par le sourire latent...

Le menton, très fin, mais d'une solidité parfaite, et fort belliqueusement avancé, s'accorde avec le maxillaire, que l'on devine presque carré, pour témoigner de l'ardeur impétueuse qu'apporte la reine Elisabeth dans la défense de ses idées, sinon de ses intérêts. Quant aux pommettes, bien accusées, mais adoucies dans leurs contours, elles annoncent beaucoup de vivacité d'esprit, une grande promptitude de décision, puis de la grâce affectueuse dans les manières. Mais les cheveux, aussi épais que rebelles d'attitude, disent une nature peu facile à dominer et qu'il faut savoir doucement persuader...

Le cou, de ligne pure, mais plutôt court et violemment musclé, puis les épaules, hautes et relativement carrées, présentent un certain caractère de masculinité qui dénonce une indomptable endurance physique et le goût des exercices corporels.

Cependant, les nombreux petits traits qui se dessinent vers les tempes et autour des yeux sont signes affirmatifs de fatigues stomacales, d'arthritisme et de penchant à la neurasthénie.

Au point de vue physiologique, la reine de Roumanie possède du nerveux, du bilieux et du sanguin. Mais le premier l'emporte dans la proportion d'au moins soixante pour cent.

Et, si l'individu est suffisamment indemne de germes morbifiques héréditaires, un tempérament de ce genre peut laisser espérer, avec une belle santé, jusqu'à soixante-douze ou soixante-quatorze ans d'existence environ. .

D'autre part, cette complexion, active par excellence, est on ne peut plus favorable à la destinée de qui prétend ceindre le double diadème de l'intelligence et de la royauté.

GÉNIA LIOUBOW.

LA
Transmission directe de la pensée

M... est une femme de quarante-cinq ans environ, courte, trapue, d'apparence masculine. Les traits sont prononcés, le teint mat, la physionomie impassible. Elle semble étrangère à ce qui l'entoure, et ne veiller que de cette demi-veille qu'est la veille hystérique. Elle présenterait divers symptômes d'hystérie. Je n'ai pu l'examiner à ce point de vue.

O... est un homme de trente-cinq ans environ, intelligent et nerveux.

Dans les premiers jours de mars 1902, j'ai fait, à Angers, avec ces deux sujets, les expériences que je vais rapporter. Elles ont eu lieu, de 9 heures à 11 heures du soir, dans un salon de 5 m. 20 sur 4 m. 75, bien éclairé, que j'ai moi-même choisi, en présence du docteur Legludic, directeur de l'Ecole de médecine d'Angers, et de six personnes sûres.

TRANSMISSION DE PENSÉES DIVERSES

Première expérience. — Désirant savoir ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans les phénomènes dits de *double vue*, M. J... avait écrit, l'avant-veille, à un de ses amis de Bordeaux, d'exécuter, au jour et à l'heure où les expériences devaient avoir lieu, c'est-à-dire à 10 heures et demie du soir, un acte quelconque, et de lui écrire ensuite ce qu'il avait fait.

Il est 10 heures et demie. M. J... exprime le désir de savoir ce que fait en ce moment même un de ses amis habitant Bordeaux. Il ne donne ni nom ni adresse. O... ordonne à M .. de se transporter dans cette ville et de nous dire ce qu'elle voit.

Je reproduis presque textuellement ses paroles :

Je vois un monsieur grand et brun, qui a l'air d'un journaliste. Il ne se croit pas rien (*sic*). Il est au café avec un monsieur blond.

Ils sortent et marchent très vite. Le monsieur brun quitte le monsieur blond, et continue sa route vers la rue Porte-Dijeaux. (Il est à remarquer que le sujet n'est jamais allé à Bordeaux.) Il entre dans une grande maison. En bas, il y a une salle très éclairée. C'est un journal. Dans cette salle, il y a des dames et des jeunes filles qui causent. Le monsieur ressort et revient vers le théâtre. Là, il s'arrête à causer. Je ne le vois plus. »

M. J... demande alors à M... de revenir devant le journal, et de lui dire ce qu'il y a en face, de l'autre côté de la rue. En posant cette question, M. J... pensait à un magasin de coiffure. M... répond qu'elle voit un magasin fermé. M. J .. la prie de regarder à l'intérieur. Elle y voit, dit-elle, des antiquités. Or, chose remarquable, il y a un magasin d'antiquités, à côté du magasin de coiffure.

M J... prie le sujet d'essayer de retrouver le monsieur brun dont elle a perdu la trace : « Il est, dit-elle, sur une grande place avec la personne qui l'accompagnait tout à l'heure. Il la quitte, et entre dans un café dont la façade est cintrée et où l'on fait de la musique. (Il s'agit, selon M J..., du *Café anglais* dans les allées de Tourny.)

Il va au téléphone, parle et s'en va. Il revient vers la rue Sainte-Catherine et la rue Porte-Dijeaux, et rentre au journal. Il monte au premier étage. Il parle très fort; il est en colère. Il passe devant le bureau de transmission des dépêches, et entre dans une pièce sur la porte de laquelle est écrit le mot *Secrétariat*, et où il y a une table couverte de papiers. Il lit des notes. Une lui fait plaisir : il est content. Il reste là jusqu'à minuit parce qu'il a beaucoup à travailler. » (Il est un peu plus de 10 heures et demie au moment où M... prononce cette dernière phrase.)

Le surlendemain M. J... recevait une lettre de Bordeaux. Son ami n'était pas sorti de chez lui ce soir-là. Il n'avait donc pas exécuté les actes que M... lui prêtait. Mais, dans le récit précédent, tout ce qui a trait au caractère et à la profession de cette personne ainsi qu'à la description des lieux est rigoureusement exact. De plus, l'ensemble des actes qui sont prêtés à l'ami de M. J... constitue sa vie normale aux heures indiquées.

Il semble résulter de cette expérience que M. J... a transmis à M... toute une série d'images et d'idées, les unes conscientes, les autres subconscientes, se rapportant à la personne en question.

Deuxième expérience. — Je demande à M... de me dire ce que fait, à cette heure même, un de mes amis habitant Paris, et dont je donne le nom et l'adresse.

O... ordonne au sujet de se transporter à l'adresse indiquée.

Elle nous dit qu'elle passe sous une grande porte cochère, et qu'elle voit un monsieur et une dame. Le monsieur s'occupe de recherches scientifiques et fréquente des savants.

Je déclare que le sujet fait fausse route.

M... se reprend alors, et prononce rapidement les phrases suivantes, que je reproduis presque textuellement :

« C'est joli ici. Il y a des meubles de cuir, des tableaux aux murs, un grand tableau incliné comme ça (elle fait le geste), sur un chevalet. Oh! ce monsieur, il a un mauvais caractère. Il n'est pas commode. Est-il

grincheux! Il aime beaucoup la peinture. Il fréquente des architectes, des artistes. »

— « Que fait-il en ce moment? » dis-je.

— « Il est couché dans sa chambre. Il lit un livre à couverture jaune, des chefs-d'œuvre Il y a un grand tableau au mur. Le lit est dans le fond. Il l'a fait changer de place, parce qu'il s'est enrhumé, et qu'il était gêné par l'air et la lumière.

— « A quel étage se trouve sa chambre? »

— « Au premier. »

Tout ce qui a trait au caractère de mon ami, à sa profession et à la description de son appartement est exact.

Mon ami, un jeune peintre de grand talent, mais certainement inconnu de M..., est un hypocondriaque. Il habite, dans une maison qui s'ouvre par une grande porte cochère, un appartement élégamment meublé, et composé d'une antichambre contenant des chaises d'un bois foncé, qui, à première vue, peuvent être prises pour des chaises de cuir (1), d'un atelier où de nombreux tableaux sont suspendus aux murs ou posés sur des chevalets, et d'une chambre à coucher située au premier et contenant un grand tableau. Le lit est au fond de la pièce par rapport à la fenêtre.

Renseignements pris, tout le reste était faux. A l'heure où j'interrogeais M..., mon ami était absent, et il n'avait pas lu dans son lit ce soir là. Mais il a l'habitude d'y lire, et sur la cheminée de sa chambre sont rangés des ouvrages de la bibliothèque Charpentier à couverture jaune.

Que s'est-il donc passé?

Il est évident que rien de M... ne s'est transporté à Paris, et n'est allé visiter l'appartement du peintre. Elle n'a donc fait qu'exprimer ce que je pensais, et non seulement ce que je pensais, mais *ce que je savais*, ce qu'il y avait dans ma conscience subliminale. Au moment où je l'interrogeais, je me représentais l'appartement de mon ami, et elle traduisait de vive voix les images visuelles qui se déroulaient en moi. Mais je ne pensais nullement alors au caractère du peintre ni à ce qu'il pouvait faire à cette heure, et cependant M... a décrit son caractère, et l'a montré lisant dans son lit, comme il en avait l'habitude.

De ces diverses expériences il résulte que « les sensations gustatives, les images visuelles et d'articulation verbale, ainsi que diverses pensées conscientes ou subconscientes, peuvent se transmettre de cerveau à cerveau, sans l'intermédiaire des signes, à une distance de cinq mètres au moins, et dans un temps extrêmement court ».

(1) Je ne me représentais, au moment où j'interrogeais M..., que la couleur de ces meubles.

A quel phénomène physiologique correspond ce phénomène phychologique?

Nous pouvons nous en faire une idée, en nous rappelant qu'il y a très grande analogie, sinon identité, entre les oscillations nerveuses et les oscillations électriques. En effet, l'ensemble des travaux de d'Arsonval, les expériences de Beaunis sur la vitesse de l'électricité dans les conducteurs organiques, les recherches de Bernstein sur la variation négative des nerfs, et celles d'Auguste Charpentier sur la vitesse de propagation et la longueur d'onde des oscillations nerveuses, conduisent à penser, après du Bois-Reymond, que ces oscillations sont de nature électrique. D'ailleurs, le nerf excité fait dévier le galvanomètre. Il ne répond qu'à une excitation brusque, comme si cette excitation n'agissait que par l'intermédiaire de courants induits. Sa coupe ressemble d'une façon frappante à celle d'un câble électrique, et l'on sait que l'industrie ne fait le plus souvent que plagier la nature. Enfin la fonction spéciale des poissons électriques n'est qu'un cas particulier de la grande fonction nerveuse.

D'autre part :

1° Il résulte des expériences de Becquerel et de d'Arsonval, ainsi que des recherches de Ranke sur les réactions cellulaires, que toute cellule est une pile hydro-électrique, un couple électro-capillaire

2° Pflüger reprenant les expériences de Budje, a été conduit à admettre que le nerf est non seulement un organe de transmission, mais un organe de dégagement nerveux.

3° Hermann a fait remarquer que c'était dans les phénomènes de polarisation que l'électrotonus trouvait sa meilleure interprétation.

4° Schroder van der Kolk et Hughlings Jackson comparaient la cellule nerveuse à un condensateur. Elle est, selon moi, à la fois un accumulateur et un condensateur électrique.

J'ai essayé de démontrer que les conducteurs nerveux étaient interrompus, même à l'état normal, par des zones mauvaises conductrices que j'ai appelées *neuro-diélectriques* (1). Le défaut fréquent d'équivalence entre l'excitation sensitive ou sensorielle et la réponse musculaire, ainsi que les phénomènes d'addition latente ne sauraient, selon moi, s'expliquer autrement. Lorsque, en amont d'un neuro-diélectrique, la pression nerveuse atteint un certain taux, une décharge éclate au travers, déterminant, suivant le conducteur intéressé, une sensation (douleur fulgurante), une image ou une idée (éclair de mémoire,

(1) Ch. Binet-Sanglé, *Théorie des neuro-diélectriques*, In Archives de neurologie, 1900.

coup de génie), ou une contraction musculaire (secousses du tremblement, de la chorée, des attaques d'épilepsie).

Or, supposons qu'à travers un diélectrique séparant deux sphères métalliques reliées à une bobine de Ruhmkorff, on fasse éclater une série de décharges oscillantes, ces décharges engendreront des oscillations électriques qui se communiqueront à l'éther ambiant, et rayonneront dans l'espace. Et si, dans le champ d'expansion de ces oscillations, on place un anneau métallique interrompu, et terminé à ses extrémités par deux petites boules, les variations électriques du champ donneront naissance à des forces électromotrices d'induction qui chargeront ce petit condensateur, de telle sorte que des étincelles jailliront entre les deux boules. Le premier appareil est l'*oscillateur* ou *excitateur* de Hertz, le second le *résonateur* de Hertz. C'est sur ces phénomènes qu'est basée la télégraphie sans fil.

Or la possibilité de la transmission de la pensée sans l'intermédiaire des signes permet de supposer que les décharges nerveuses qui éclatent, au cours de la pensée, à travers les neuro-diélectriques du pallium, donnent naissance à des oscillations nerveuses qui peuvent traverser les enveloppes du cerveau comme les rayons Rœntgen traversent le bois et le cuir, et aller impressionner un cerveau sensible situé dans leur champ d'expansion.

Et, de même que les étincelles du résonateur de Hertz se produisent d'autant mieux qu'il y a un plus grand nombre d'excitateurs dans leur voisinage, de même la transmission de la pensée se fait d'autant plus aisément qu'un plus grand nombre de cerveaux y collaborent.

Pour qu'une sensation, une image ou une idée soit exactement transmise d'un cerveau à un autre, il est nécessaire d'admettre qu'à chacune d'elles correspond un système d'oscillations nerveuses spécial, et susceptible de faire naître, dans le second cerveau, la même sensation, la même image ou la même idée que dans le premier.

De même, dans la télégraphie sans fil, à chaque mot enregistré au poste récepteur correspond un système spécial d'oscillations électriques réglées par le manipulateur du poste transmetteur.

Il est d'ailleurs probable que l'analogie du cerveau et des appareils de la télégraphie sans fil ne s'arrête pas là, et que, sous l'influence des oscillations nerveuses de l'espace, les molécules des neurones se cohèrent et se décohèrent, comme la limaille d'argent du tube radioconducteur d'Édouard Branly sous l'influence des oscillations électriques.

La transmission de la pensée est un phénomène rare et qui paraît exiger du cerveau récepteur des propriétés spéciales. Ces propriétés paraissent consister essentiellement dans une instabilité moléculaire extrême de la substance nerveuse. Cela expliquerait que cette transmission s'obtient plus aisément chez les hystériques (la divination de la pensée a été observée un grand nombre de fois chez les possédées de Loudun et chez les prophètes cévenols (1), s'il est vrai, comme j'ai essayé de le démontrer, que l'hystérie consiste essentiellement dans l'hyperamiboïsme des neurones (2).

D'autre part la transmission se fait plus aisément lorsque le sujet récepteur est en état d'hypnose.

C'est que, dans cet état, un nombre considérable de neurones corticaux étant endormis, c'est-à-dire, selon moi, rétractés, et les circuits qu'ils forment interrompus par des neuro-diélectriques infranchissables, la veille des autres neurones n'en est que plus intense, et leur pression nerveuse que plus élevée, phénomène tout à fait comparable aux phénomènes de court circuit en électricité. De là, à côté d'anesthésies, d'amnésies et de paralysies, les hyperesthésies, les hypermnésies et les phénomènes d'hypertonus de l'hypnose. Il est donc compréhensible que les neurones éveillés de l'hystérique en état d'hypnose soient plus sensibles que jamais aux oscillations nerveuses de l'espace.

Certains cerveaux transmettent mieux leurs pensées que d'autres, et, dans mes expériences, O... s'est montré, à cet égard, de beaucoup supérieur aux autres assistants. Il est vrai qu'il est entraîné depuis plusieurs années, et que son cerveau est en quelque sorte accordé avec celui de M...

Enfin la transmission se fait mieux au bout d'un certain temps : il y a une période de mise en marche.

Les expériences que je viens de rapporter n'ont pas seulement un intérêt théorique. Elle comportent une application de la plus haute importance. On conçoit en effet de quelle utilité serait à la justice un *résonateur psychique* de la valeur de M... Il va sans dire que ses révélations ne sauraient en aucune façon être reçues en témoignage. Mais de quel droit le magistrat enquêteur négligerait-il une telle source de renseignements, alors surtout qu'il ne manque pas de faire contrôler ceux qui lui sont fournis par des lettres anonymes? Mise en présence d'un criminel, M... serait un confesseur terrible. Et le jour où les professionnels du vol

(1) Ch. Binet-Sanglé. *Le mécanisme des phénomènes hystériques.* Revue de l'hypnotisme. 1901.

(2) Et même, paraît-il, tout dernièrement chez la possédée de Grèzes.

et de l'assassinat sauraient qu'on peut leur arracher leurs secrets du crâne, ils ne seraient pas loin d'abandonner leur métier. Ce serait la fin du crime.

Dr Charles Binet-Sanglé.

(*Annales des Sciences psychiques*)

GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME
ET DE LA MAGIE

S

Signatures (*suite*). — Cette signature (*Signatum*) est une dose d'activité organique vitale qui imprime à chaque objet naturel une certaine ressemblance avec une condition spéciale provenant de la maladie ; cette signature est souvent exprimée et visible à l'œil, dans la forme extérieure des objets.

Donc, si on observait bien cette forme, on pourrait apprendre quelque chose des qualités intérieures de la plante, et cela sans avoir recours à notre vue intérieure. — Et alors le grand alchimiste ajoute : « Tant que l'homme resta dans l'état de nature, il put reconnaître les signatures des choses et connaître ainsi leurs véritables propriétés ; mais à mesure que son esprit se laissa captiver par les apparences illusoires, il perdit ce pouvoir.

« Il n'y a rien de mort dans la nature, dit Paracelse ; il n'y a rien de matériel qui ne possède une âme cachée en soi. »

Il y aurait encore beaucoup à dire sur les signa tures, mais nous ne devons pas oublier que nous ne faisons ici qu'une œuvre extrêmement synthétique.

Sommeil, Somnambulisme, Songes, sont des termes entrant bien dans notre sujet, mais il nous faudrait de trop longs développements pour les expliquer ; nous passons donc au terme :

Sorcellerie. — On confond encore de nos jours, et cela bien à tort, la Magie et la Sorcellerie ; ce sont deux sciences tout à fait différentes ; la sorcellerie est, comme nous allons le voir, tout à fait empirique.

Le Mage utilise les forces de la Nature pour faire le bien (le *Mage blanc* s'entend), tandis que le sorcier, diminutif du *Mage noir*, bien souvent très ignorant, possédant à peine quelques notions occultes, les utilise *empiriquement* pour faire du mal à ses semblables.

La Sorcellerie a pour aïeule la Goëtie, elle remonte donc à une haute antiquité. Ajoutant que beaucoup de gens font de la Sorcellerie sans s'en douter, par exemple tous ceux qui utilisent, sans aucun savoir, les forces de la Nature ; sont donc dans ce cas bien des masseurs, magnétiseurs, bien des spirites, et même des occultistes peu avancés, et qui n'ont pas un profond amour de leur prochain.

Sorciers. — Individus qui jettent des *Sorts*, qui pratiquent des maléfices, des sortilèges, en un mot qui font de la Magie noire élémentaire.

A toutes les époques, il y a eu des sorciers, surtout pendant le Moyen-Age.

Du temps même de Charles IX, il y avait, rien qu'à Paris seulement, 25.000 à 30.000 sorciers, et on en comptait en France plus de 100.000. Par ces chiffres, on peut voir le mal qu'ils pouvaient faire dans notre pays. Mais sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, on les traqua avec une telle violence, qu'il n'en resta plus guère sous la fin du Grand Roi.

Sorts, Sortilèges. — Certaines paroles formules, imprécations conjuratoires, lancées contre des personnes pour leur porter préjudice.

Ce sont les sorciers et les sorcières qui jettent des *sorts* ou qui pratiquent des sortilèges.

La superstition populaire redoute surtout, et non sans raison, les Bohémiens, les Roumes ou Roumis et les Bergers, comme étant des *Jettatori* dangereux.

Statuvolisme. — En occultisme, la volonté est une grande force. — Or, le statuvolisme est une doctrine de la volition, c'est-à-dire qui renferme l'ensemble des lois qui président à la *volition*, à l'acte par lequel la faculté de vouloir se détermine à quelque chose, en un mot à agir.

Sugillations. — Terme dérivé du latin *Sugillationes*, employé par les Démonologues pour désigner les taches violacées qu'on remarque parfois sur certaines parties du corps de personnes ; ces taches à fleur de peau seraient occasionnées par un afflux de sang, par suite du contact, pendant le sommeil, d'incubes ou de succubes.

Burdach, le grand physiologiste, nous apprend que l'on vit une tache bleue ou violacée sur le corps d'un homme qui venait de rêver avoir reçu sur cette partie de son corps une contusion. Ceci pourrait bien être un simple fait d'auto-suggestion ; d'autant que nous savons que les Solitaires de la Thébaïde, par exemple, montraient sur certaines parties de leur corps des marques rougeâtres, qu'ils supposaient être des traces de coups de fouet d'un Ange ou Démon, qui les avait châtiés pour leurs fautes.

Sylphes. — Esprits élémentaires de l'air.

Syrènes. — Monstres marins, moitié femmes et moitié poissons, qui attiraient à elles, par leurs chants, les matelots et les marins et qui les dévoraient : *Monstra mari Syrenes erant qui voca canora*, etc.

(*A suivre*) Jean Darlès.

ÇA ET LA

Une histoire de fantôme

Le général d'infanterie von Lentze, commandant du 17e corps d'armée à Dantzig, raconte qu'étant encore à l'école de guerre, un soir qu'il travaillait avec un camarade, qui, plus tard, fut le major Weimelskirch, il vit tout à coup s'ouvrir la porte de leur chambre. Elle livra passage à un frère du major, nommé Georges, qui, les vêtements ruisselants d'eau, vint s'asseoir entre les deux jeunes gens. Ceux-ci savaient que leur hôte inattendu, également militaire, devait se trouver en route pour l'Amérique. Etonnés, ils s'écrièrent presque d'un commun accord :

— D'où viens-tu, Georges?

Au même moment, le fantôme disparut. Ils notèrent l'heure et le jour de l'apparition, et apprirent plus tard qu'à ce moment-là, le jeune officier avait fait naufrage avec le navire qui l'emportait en Amérique.

Trois prophéties réalisées

En 1848, lady Blessington, dont le salon était fréquenté par tout ce que Londres comptait d'illustrations de tout genre, reçut un jour une jeune Française, venue en Angleterre pour y exercer le métier qui rendit célèbre Mlle Le Normand.

Il y avait là trois messieurs qui consentirent volontiers à se laisser « dire la bonne aventure ».

Examinant la main du premier, elle ne lui prédit que du bonheur. « Cependant, ajouta-t-elle, vous n'échapperez que par miracle à une mort épouvantable... »

Passant au second, elle ne put retenir un cri de surprise et lui dit : « Ah ! Monsieur !... vous régnerez, oui, vous régnerez ! »

En regardant la main du troisième invité elle pâlit visiblement, mais, domptant son émotion, ce fut d'une voix naturelle qu'elle dit : « C'est bizarre, Monsieur, votre main ne m'apprend rien sur votre avenir ! »

En s'en allant elle put dire à l'oreille de lady Blessington que ce dernier personnage commettrait un crime et mourrait pendu.

Voici maintenant les noms des trois invités de lady Blessington :

Le premier s'appelait Charles Dickens. On sait qu'il fut un des rares survivants de l'accident du chemin de fer de Staplehurst en 1864.

Le deuxième était le prince Louis-Napoléon : sans commentaires.

Le troisième était un peintre nommé Woinwright, qui assassina sa femme avec un luxe horrible de cruauté et fut condamné à être pendu.

L'escale fatale.

— Un monsieur X... avait consulté une tireuse de cartes ; celle-ci lui prédit qu'il mourrait de la piqûre d'un serpent. M. X..., employé dans une administration, avait toujours refusé un poste à la Martinique, île réputée pour ses serpents venimeux. Il accepta cependant à la Guadeloupe où il n'y avait pas de serpents. Après avoir terminé son temps de séjour dans cette île, il rentrait en France ; le bateau fit escale à la Martinique, mais M. X... ne descendit pas à terre. Seulement, des négresses étant venues à bord pour vendre des fruits, M. X... prit une orange dans le panier d'une des négresses, mais il poussa un cri et se dit piqué : un serpent était caché sous les feuilles garnissant le panier. On tua le serpent, mais M. X... mourut quelques heures après.

Le procès Anna Rothe

On nous écrit de Berlin que M. Max Jentsch, le fameux impresario du *blumenmedium* Anna Rothe, vient d'être mis en liberté provisoire. Sa santé, paraît-il, est loin d'être bonne, et c'est la raison de la mesure de clémence qu'on vient de prendre à son égard.

Mme Anna Rothe est toujours en observation. Si l'examen médical auquel elle est soumise prouve son irresponsabilité, M. Max Jentsch sera seul poursuivi.

Le procès semble définitivement remis à la rentrée des cours de justice.

Mme Luiggi

dont la science et l'habileté dans l'art de redonner à la femme ses grâces naturelles sont si appréciées, nous prie d'annoncer à nos lecteurs qu'elle s'installe désormais 58, rue Caumartin.

La vie d'une possédée

RAPPORTS MERVEILLEUX DE MADAME CANTIANILLE B.. AVEC LE MONDE SURNATUREL, PAR M. L'ABBÉ J. C. THOREY, PRÊTRE DU DIOCÈSE DE SENS (*Suite*).

Aussi, dès le lendemain, tous les créanciers de Cantianille, poussés par les uns et par les autres, arrivèrent chez elle, ou lui envoyèrent les huissiers. L'un lui demandait un acompte ; l'autre exigeait un payement immédiat ; celui-ci commençait par l'assigner ; celui-là par la traduire devant le juge de paix. Billets échus ou non échus, tout arrivait en même temps. Et elle n'avait rien pour répondre à toutes ces exigences. « Revenez demain, disait-elle, mes élèves s'en vont en vacances, leurs parents m'apporteront sans doute de l'argent. » Mais on faisait courir le bruit qu'elle allait se sauver, disparaître, et qu'elle ne payerait personne, et personne ne voulait lui accorder une heure de délai.

Aucun créancier ne lui fit plus de mal que la personne qui servait mes parents, et qui, avant notre départ, lui avait prêté de l'argent de si bon cœur. On lui répétait qu'elle allait tout perdre, qu'ayant des enfants, elle ne pouvait sacrifier cette somme, et qu'en conscience, elle devait se hâter de rentrer dans ses fonds... etc. Et puis, Cantianille, faisant ses billets à la hâte le jour de notre départ, et n'étant pas convenue avec elle de l'époque du remboursement, avait laissé la date en blanc. Évidemment, c'était une fourberie. En réalité, cette omission donnait au créancier la liberté de fixer lui-même cette époque. Néanmoins, de la part de Cantianille, ce ne pouvait être qu'une fourberie. « Je ne le crois pas, me disait cette personne. Aussi, dites bien à cette bonne dame que si je désire qu'elle écrive la date, c'est uniquement pour qu'on ne puisse pas l'accuser. » Du reste, elle me laissait parfaitement libre de la fixer moi-même.

Comme j'avais porté ces billets à Cantianille, pour qu'elle réparât son omission, cette personne vint les chercher quelques heures après. « Acceptez-vous, lui dis-je, d'être remboursée seulement dans un an? — Oui, me répondit-elle. — Ecris alors, dis-je à ma sœur, que tu rembourseras au 1er janvier 1866. » Et elle écrivit, sans remarquer plus que moi que nous nous trouvions au 28 décembre 1865.

Deux heures après, Cantianille recevait l'ordre de se rendre sur-le-champ devant le juge de paix, pour s'entendre avec cette même personne. « Est-ce que j'aurais écrit au 1er janvier 1866? » s'écria-t-elle. Un éclat de rire d'Ossian, qu'elle voyait près d'elle, lui répondit avant moi. « Hélas! oui, lui dis-je, c'est moi qui t'ai dicté cette date. » Elle était désolée! Nous ne croyions pas cette femme capable d'abuser d'une telle erreur; mais elle était circonvenue avec une assiduité si charitable!... N'était-il pas à craindre qu'on lui fît un devoir de cette iniquité? Dès le soir même, nous lui montrâmes, mon père et moi, qu'en conscience elle ne pouvait pas profiter de cette erreur, dont j'étais seul cause. Elle le comprit parfaitement, ou, du moins, elle parut le comprendre, et être même vivement peinée de ce qu'on l'entourait ainsi. « J'ai trouvé chez l'huissier, me dit-elle, cinq ou six personnes qui m'ont assaillie de tous côtés; je ne savais plus que dire. » Tout ce zèle fut déjoué par un billet qu'elle fit sur-le-champ, afin de protester qu'elle ne voulait pas user de cette erreur, et ne réclamerait ses fonds qu'à une époque plus éloignée. Cantianille se croyait donc enfin tranquille de ce côté.

Le lendemain, elle espérait recevoir assez pour faire face à quelques dettes; mais à peine si quelques parents payèrent le trimestre, et les créanciers de la veille revenaient... et d'autres avec eux!... Quelle journée!!... Je me rappelle encore la scène que nous fit certaine personne. Quelles insultes!... Mais aussi une amie de Cantianille lui ayant promis de la payer, quel subit et merveilleux apaisement!...

Elle finit même, si je m'en souviens bien, par nous faire ses excuses des vivacités où l'avait entraînée son affection pour nous.

Cantianille se résignait donc à la saisie, lorsqu'il lui arriva tout à coup un secours inattendu; ses vrais amis, qui, pendant notre absence, avaient tant de fois encouragé sa fille, lui offrirent de payer le jour même ses créanciers les plus pressants. Et, en effet, deux heures après, elle avait entre ses mains ses principales notes acquittées. Quelle n'était pas sa reconnaissance et la nôtre envers cette famille si bonne et si dévouée! car ses peines étaient nos peines. Nous eûmes donc un moment de calme; hélas! un moment bien court!... et encore, que d'appréhensions! Tel homme, qui mettait un grand zèle à pousser contre elle tous ses créanciers, avait été vu avec un agent de police. « Ça ne peut pas en rester là, » disait-il avec animation. A un autre, on l'avait entendu dire : « Nous croyons la tenir, mais... » On pouvait donc craindre encore? En effet, un peu après, Cantianille et mon père recevaient l'ordre de se présenter devant le procureur impérial. Elle était accusée d'escroquerie et mon père de complicité!... Par qui? par cette femme qui, la veille, avait écrit qu'elle ne réclamerait rien avant plusieurs mois... C'était donc toujours de notre propre maison qu'on faisait partir les coups les plus rudes contre Cantianille et contre nous. Si cette tentative eût réussie, pendant que cette femme serait rentrée le soir se coucher à côté de ma mère, Cantianille et mon père auraient couché en prison. Heureusement que Dieu déjoua encore tous ces plans si charitables. « Accusez-vous Mme C... d'escroquerie? » demanda M. le procureur à la plaignante. (Elle était accompagnée d'un de ses zélés protecteurs.) — « Non, monsieur, » répondit-elle. La vérité se faisait jour malgré tout. Elle retirait donc sa plainte, et nous en étions quittes pour une alerte.

Cette fois, nous croyions bien que tout était fini pour cette créance. Mais la charité est ingénieuse. Le lendemain, les protecteurs de cette personne sommaient mon père de leur donner une garantie. — « Comment! disaient-ils, hier, Mme C... a payé tous ses créanciers, excepté cette pauvre femme! Pourquoi les autres, et non pas elle? » Il est vrai que celle là consentait à attendre, et qu'en réalité sa créance n'était pas exigible pour le moment. N'importe, on avait payé les autres!... Et, on le comprend, quand d'une bourse où il y a cinq mille francs on a tiré cinq mille francs, c'est ridicule et mauvais vouloir de n'en pas tirer cinq mille autres! D'ailleurs, les billets, erronés par ma faute, n'étaient pas rendus à leur propriétaire. « On les lui refusait, me disait-elle, malgré ses demandes, en lui faisant comprendre qu'elle ne pouvait se tranquilliser ainsi; qu'il lui fallait une garantie écrite. » Mes parents, déjà engagés verbalement, donnèrent cette garantie. Mais comment apaiser des exigences qui ne veulent pas l'être? Quelques jours après, on demandait encore à mon père de mettre en dépôt, n'importe où, la somme dont il avait répondu. Inutile d'ajouter qu'il n'en fit rien.

Cantianille n'avait plus qu'un créancier à redouter pour le moment. Il vint le lendemain matin, mais simplement pour s'entendre avec elle et fixer les époques des payements. Il paraissait raisonnable et blâmait ceux qui l'avaient ainsi poursuivie; du reste il avait promis de vive voix, au moment où Cantianille l'avait fait travailler, qu'il ne lui demanderait qu'une certaine somme tous les ans. Elle respirait donc un peu après trois jours de terribles angoisses, quand, une heure après, elle reçut une assignation de ce même créancier... Il avait trouvé, en rentrant chez lui, une de ces personnes qui, depuis deux mois et surtout depuis quelques jours, montraient tant d'ardeur contre elle. « Vous n'aurez plus d'ouvrage, lui avait-on dit, si vous ne forcez pas cette femme à vous payer. » Et il consentit à faire tout ce qu'on voulait.

On la tenait donc enfin, cette bête fauve, contre laquelle on avait déjà un si noble et si pieux courage!... Le Dieu (j'allais dire de la haine et de la vengeance, mais non), le Dieu de miséricorde et de charité couronnait le zèle des siens par un succès bien mérité... La pauvre femme était forcée de se résigner à la saisie... Elle ne pouvait plus l'éviter.

D'ailleurs, elle venait de faire un sacrifice beaucoup plus grand : celui de fermer son pensionnat. Ce n'était pas tout à fait ce qu'auraient voulu ses ennemis, car, le fermant d'elle-même, elle conservait la liberté d'en ouvrir un autre, mais c'était néanmoins un demi-succès qui les dédommageait un peu.

Elle était donc fermée, cette maison! On était enfin parvenu à arracher ses élèves à cette affreuse maîtresse! Chères enfants! Elle pleurait bien, leur bonne maîtresse, en pensant qu'elle ne les verrait plus, et qu'on ne tarderait pas à la noircir assez à leurs yeux pour les décharger de toute reconnaissance envers elle... Mais ces larmes furent les seules qu'elle répandit... Elle se résignait à tous ces malheurs, avec le calme d'une âme qui les avait tous prévus et tous acceptés d'avance; elle ne regrettait de ses souffrances que ce qui retombait sur moi et sur deux enfants, et ne ressentait aucune haine contre ceux qui l'accablaient ainsi.

Pendant ces tristes journées, je ne la quittais pas un instant. Elle était exposée, plus que jamais, à toute la rage de l'enfer; et, si je ne l'eusse pas soutenue par ma présence, ses douleurs physiques et morales auraient pu l'entraîner à des actes bien regrettables. D'ailleurs, Notre-Seigneur m'avait ordonné de rester ainsi près d'elle, pour l'aider à supporter tous ces assauts, et je voulais, d'un autre côté, me soustraire autant que possible aux discussions inutiles qui m'auraient accablé chez moi. Mais, dans ma présence chez Cantianille, on voulait voir tout autre chose que ce qui était. C'était de l'orgueil, de la passion, que sais-je?.. Et chacun de s'en irriter bien fort. On alla jusqu'à en faire à mes parents les reproches les plus durs; parfois même, je dirai le mot, les plus insolents. Aux yeux de certaines personnes, on pouvait tout oser contre nous, comme on pouvait tout en croire.

Je n'échappai cependant pas à toute discussion. Un matin, je vis arriver chez moi une de mes pénitentes avec sa fille. Elle venait, non pas offrir, mais imposer sa direction à son ancien directeur; et cela, au nom de Dieu lui-même; car « moi aussi, me dit-elle, j'ai des révélations et de bien plus sûres que les vôtres et que celles de Mme C... — Je n'en doute pas, lui répondis-je, mais jusqu'à preuve plus certaine, vous me permettrez bien de ne pas abandonner les miennes pour suivre les vôtres. — Je sais bien que vous ne m'écouterez pas; vous n'écoutez plus rien, pas même la voix de votre évêque ni celle du pape. Au lieu de réformer les autres, commencez donc par vous réformer vous-même!... »

(*A suivre.*)

A TRAVERS LES REVUES

La *Revue bleue* publie un intéressant article de M. Jules Bois intitulé : «Le Mécanisme du prophétisme et de la médiumnité ».

Nous en reproduisons un passage qui a trait à la fameuse question du dédoublement de la personnalité.

. . . .

LES MYSTÈRES DE LA DEUXIÈME PERSONNALITÉ

Afin de considérer le mécanisme psychologique de la médiumnité, de la clairvoyance et du prophétisme, assez difficile à saisir pour que jusqu'ici nul psychologue n'ait encore tenté de le décrire, il faut avancer pas à pas, avec prudence et esprit positif, en partant du connu, pour arriver progressivement, avec sûreté, au sanctuaire ignoré de notre être.

Nous sommes maintenant familiers avec les manœuvres de l'hypnotisme, et la suggestion est pour certains praticiens une sorte d'instrument de chirurgie psychologique qui vaut le scalpel ou la lancette. Or, que se passe-t-il pendant l'hypnose qui est aujourd'hui un phénomène incontestable? Le sujet qui dort de ce sommeil particulier est susceptible d'automatisme, c'est-à-dire d'actes somatiques ou psychiques indépendants de sa volonté et, le plus souvent, voulus ou, du moins, dirigés par l'hypnotiseur. De plus, la personnalité est si bien modifiée (en cela l'hypnose se sépare complètement du sommeil ordinaire) que, au réveil, le sujet oublie tout ce qui s'est passé pendant qu'il était endormi et même qu'il a dormi.

Il est inutile de rappeler qu'en psychologie la personnalité se réduit à une chaîne d'événements reliés par la mémoire. Ainsi la période de la première enfance ne fait pas partie de la personnalité consciente. De même la période hypnotique. Cependant le sujet n'en dispose pas moins, particulièrement dans le dernier cas, d'une intelligence et même d'une conscience spéciales, toutes deux différentes de l'intelligence et de la conscience éveillées. Cet état « second » est si peu à dédaigner qu'il semble le terrain secret où s'élaborent nos résolutions et nos passions; il endosse pour une part considérable notre responsabilité intellectuelle et morale.

Ainsi est diminué le rôle de la personnalité première; celle-ci est réduite souvent en fait à l'humble fonction de servante, elle obéit aux injonctions péremptoires de ce subconscient; seule pourtant elle est récompensée ou punie pour des actes qu'elle ne commet que contrainte; et devant la loi et le jugement des hommes, seule, elle apparaît criminelle ou louable.

La démonstration de cette influence prodigieuse et secrète du subconscient sur notre conscience ordinaire éveillée, est facile à faire, grâce à l'hypnotisme.

La suggestion post-hypnotique est un prodige devenu aujourd'hui banal et auquel les plus frivoles ont assisté. Vous savez ce qui a lieu. Le sujet réveillé n'a gardé dans son souvenir aucune trace de l'ordre donné pendant son sommeil. Néanmoins il y obéit automatiquement à l'heure fixée, parfois irrésistiblement. Et sa conscience et sa volonté n'y sont pour rien.

Ce phénomène, incessamment vérifié aussi bien par l'école de Nancy que par celle de Paris, et trivialisé sur les tréteaux par les Donato et les Lucile, resterait absurde, si nous n'admettions pas les mystères de la seconde personnalité. Le meilleur nom qu'on ait donné à cet inconnu en nous me semble être le « subconscient » ou le « subliminal self » et non l'« inconscient » comme on dit quelquefois, car ce n'est pas lui qui est l'inconscient, mais c'est nous qui de lui sommes inconscients. Dans certains cas, particulièrement pendant la crise hypnotique, ce « subconscient » semble désarmé et non défendu contre les invasions psychiques du dehors. Tandis que la première personnalité sait rester incrédule, méfiante et rebelle quand elle le juge nécessaire ou simplement quand il lui plaît, la seconde personnalité souffre avec docilité les commandements de l'hypnotiseur. Il en est ainsi du moins pour les hystériques et les sujets hypnotisables.

Ce mystère devient plus pressant et plus extraordinaire lorsque la première personnalité vient au réveil reprendre

sa place prédominante ; la deuxième conscience qui enregistra l'ordre donné fait tout à coup irruption et s'impose à la première. Cet inconnu en nous a donc une valeur plus considérable qu'on ne le pensa jusqu'ici, et l'ancienne psychologie, qui ne s'occupa que de la personnalité première, négligea peut-être un problème capital. . . . .

UN CAS HISTORIQUE DE TÉLÉPATHIE

Sous la signature de M. Marcel Baudoin dans les *Annales des Sciences psychiques* :

Mme Camille Selden qui, en 1884, a publié une intéressante plaquette sur les derniers moments d'Henri Heine, y a conté la façon dont elle avait été informée, à distance, de la mort du poète. Ce récit, que nous allons reproduire *in extenso* parce qu'il nous semble inconnu des psychophysiologistes, paraît sincère et véridique, quoiqu'il ne s'appuie que sur le propre témoignage de l'auteur, et qu'en vertu de l'adage célèbre, *testis unus, testis nullus*, il soit par suite sujet à caution, au point de vue scientifique.

De plus, il ne s'agit là, comme on le verra, que d'une HALLUCINATION, d'abord *auditive*, puis *visuelle*, due évidemment à une cause d'origine cérébrale et *passagère*, ayant eu sans doute pour point de départ la même cause, agissant sur les deux centres presque simultanément, puisque les hallucinations de ces deux sens concordent nettement.

Jusqu'ici, rien d'extraordinaire. Si nous n'avions rien de plus à enregistrer, il n'y aurait pas « télépathie » ! Mais l'auteur ajoute :

« Le souvenir de cette vision, *d'ailleurs l'unique de ma vie*, vision sur laquelle je m'abstiens de tout commentaire, et que je ne cite que pour la singularité du fait, viendra toujours se rattacher, dans ma mémoire, à la *date de la mort de Henri Heine.* »

Cette réflexion de Mme Camille Selden, rapprochée de cette date exacte, constitue le *fait télépathique*, c'est-à-dire le *pressentiment*, comme on dit vulgairement.

En effet, H. Heine est mort le 17 février 1856, à Paris, dans la matinée, à l'âge de cinquante-six ans et deux mois, ainsi que le prouvent des documents cités plus loin.

L'auteur ajoute, précisant ses souvenirs :

« Malgré le froid et les restes d'une indisposition assez sérieuse, je frappai, dès *dix heures du matin* (le 17 février), à la porte de mon cher poète. En m'entendant dire qu'*il n'était plus*, je restai comme étourdie, et sans comprendre. Le premier moment de stupeur passé, je demandai à le voir... »

Cette visite, dont l'*heure* a été notée avec soin, fixe de façon plus nette encore l'*heure réelle* de l'hallucination, et constitue par suite un renseignement d'importance capitale, au point de vue de la véracité scientifique de l'observation.

. . . .

COMMENT LE TAILLEUR PIAN GAGNA A LA LOTERIE

On a souvent parlé de gagnants qui avaient acheté le numéro bienheureux sur la foi d'un rêve ou d'un pressentiment. La *Revue des Etudes psychiques* nous cite un de ces faits intéressants et dont l'authenticité paraît ne pouvoir être révoquée en doute.

. . . .

Le 8 décembre 1894, à la tombée de la nuit, un tailleur de Monfalcone, qui s'appelle Jean Pian, se tenait près du feu, tout rêveur, préoccupé surtout par certaine petite dette qu'il devait payer dix jours après et pour laquelle il ne savait où donner de la tête. Tout absorbé qu'il était par des pensées aussi peu agréables, il finit pourtant par s'endormir. Il ne sait au juste combien de temps dura son sommeil ; pas bien longtemps, en tout cas, puisque soudain il fut secoué par un souffle d'air assez fort, tandis qu'une voix lui disait : « Joue : 3, 15, 18. »

Notre tailleur reconnut parfaitement cette voix — ce qui le fit tressaillir de peur. C'était la voix de sa belle-fille, Elise Pian, née Macorin, morte huit jours auparavant.

Le tailleur joua les trois numéros, qui sortirent au prochain tirage de la Loterie, dans l'ordre même dans lequel ils avaient été énoncés par la voix mystérieuse : le 3 était le premier de la quine ; le 15 le troisième et le 18 le cinquième.

J. Pian n'avait parlé à personne de son rêve, avant que celui-ci se réalisât. Cela est malheureux, sous le rapport de la constatation de l'événement, mais la chose est très explicable. En effet, dans notre pays, comme un peu partout, l'on croit que les numéros que l'on rêve ne seront plus extraits de la roue de la Loterie, si on les communique à d'autres avant de les jouer. J. Pian, ayant le pressentiment, presque la certitude, que les numéros sortiraient, se garda bien de parler du rêve à qui que ce soit. Mais l'on peut voir, par l'une des déclarations qui suivent, qu'il défendit à son fils de regarder quels étaient les numéros à jouer — ce qui est une preuve indirecte de quelque valeur. En outre il lui conseilla de jouer, lui aussi, les numéros en question.

Attestations

Mon beau-père gagna à la Loterie avec les numéros 3, 15, 18, qui sortirent au premier tirage. Immédiatement après, il me raconta qu'un soir il était assis auprès du feu, très préoccupé à cause de certaines petites affaires qui allaient mal. Soudain, il tomba en grand sommeil ; alors, il éprouva la sensation d'un fort courant d'air qui lui passait sur le corps ; une voix lui dit : « Joue le 3, le 15 et le 18. » Mon beau-père assure que c'était la voix de ma pauvre sœur décédée, dont j'ai ensuite épousé le mari.

Nina PIAN, née MACORIN.

Mon père me chargea de jouer les numéros, *en me recommandant de ne pas les regarder et d'ajouter à son argent quelques sous des miens*. Je ne savais pas de quoi il s'agissait, puisque mon père ne m'avait rien dit ; je me suis imaginé qu'il était question de numéros combinés sur quelque rêve ordinaire, et je n'y fis pas grande attention. Je jouai les numéros, sans rien ajouter de mon argent. Les numéros parurent au premier tirage.

PIERRE PIAN.

Je certifie que le tailleur Jean Pian, mon ami, a gagné à la loterie, ayant joué les numéros 3, 15, 18, qui sortirent dès le premier tirage. Ce qu'attestent Mme Nina Pian et M. Pierre Pian doit être parfaitement conforme à la vérité, puisque la chose m'a été racontée par eux immédiatement après le tirage.

JOSEPH PIAPAN.

Le Gérant : GASTON MERY.

Imprimerie JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil, Paris.
Téléphone 215-10